

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois... 13.50

Les prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

INSERTEMENTS: Annonces: la ligne... 20 c.

Les abonnements et les annonces sont reçues à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARRÉ, libraire, Grande-Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LAFITTE et C^o, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires

Les abonnements et les annonces pour le Journal de Roubaix sont reçus: A Roubaix, aux bureaux du Journal.

ROUBAIX, LE 23 JANVIER 1883

AUTOUR DE L'ÉLYSÉE

Toutes les fois qu'un attentat est commis contre un Roi ou un Empereur, la presse radicale clame invariablement: « Voyez la supériorité de la forme républicaine sur la forme monarchique. Un Roi ne peut pas sortir de son Palais, sans être accompagné de cohortes nombreuses mais souvent inoffensives pour le protéger contre le courroux de ses sujets opprimés. »

le confisquent, pour le garder comme otage, ou ne fassent sauter le palais et ses hôtes. Ce luxe de précautions ne démontre-t-il pas que le gouvernement est affolé? Oui, il y a une conspiration qui le menace. Mais les conspirateurs ne sont ni le prince Napoléon, ni Mgr le comte de Chambord, ni les d'Orléans, ni les collectivistes, c'est la France entière; ce sont les intérêts alarmés, la liberté du père de famille foulée aux pieds, la liberté de conscience méconnue, une politique intérieure sans cohésion, une politique étrangère humiliante; tout cela menace le gouvernement et l'emportera bientôt. Et la garde qui veille aux barrières de l'Élysée ne saurait protéger les amis de M. Grévy contre le mépris qui monte; contre le découragement qui gagne les rangs de ceux qui avaient accepté le gouvernement actuel, parce qu'ils le croyaient capable de sauver la France!

ANARCHISTES ET RÉVOLUTIONNAIRES

Voici ce que nous lisons dans le numéro de Paris, d'hier soir: « Il est exact que, toute la nuit dernière, le quartier de l'Élysée a été sillonné par de nombreuses patrouilles. Ce luxe de précautions était motivé par la crainte que le manifeste annoncé du comte de Chambord ne fût placardé dans la nuit sur les murs de l'Élysée. La célébration du service commémoratif de la mort de Louis XVI venait, à la rigueur, donner un fondement à ces craintes. D'autre part, on avait reçu dans la journée l'avis que les anarchistes se proposaient de poster quelques cartouches de dynamite sous les substructions du palais présidentiel. Une affiche ne fait de mal à personne, lorsqu'on se borne à laisser l'opinion publique en apprécier le texte. La dynamite, c'est autre chose. C'est la destruction, c'est la mort sans phrase. Si le gouvernement n'était pas affolé, il comprendrait enfin que là est le vrai danger et qu'il n'est que là. En 1793, c'est dans les clubs que les démagogues du temps votaient des résolutions qui étaient ensuite signifiées à la Convention par les Danton, les Robespierre, les Marat et autres terroristes. Nous en sommes là. Hier, dans les réunions politiques sur lesquelles nous donnons des détails, on a adopté des ordres du jour que des députés de l'extrême-gauche transformèrent en propositions de loi ou se résigneront à en faire l'objet de démarches officieuses auprès du ministre de la justice et du président de la République. Ah! nous allons vite sur la pente de la démagogie. Le groupe l'Individu libre s'adresse aux révolutionnaires de Paris. Son appel est ainsi conçu: « La condamnation des anarchistes à Lyon est une nouvelle lâcheté gouvernementale. Devant cet acte d'ignominie, il faut redoubler d'ardeur et marcher à l'assaut de la société moderne avec une nouvelle vigueur. La persécution n'est point faite pour nous affaiblir. Nos amis, les condamnés de Lyon,

nous ont montré la voie. A nous de les suivre! » En avant! Les groupes anarchistes du X^e arrondissement: « La condamnation prononcée contre nos amis de Lyon n'entravera pas notre propagande, n'arrêtera pas notre ferme résolution d'en finir, le plus promptement possible, avec tous les exploitateurs. Le groupe l'Aiguille (tailleurs communistes); le groupe Micro-Glycérine, la Panthère des Batignolles, le groupe du 11^e arrondissement, le groupe Egalité, les Athlètes, du 13^e arrondissement et de Gentilly, protestent énergiquement contre les actes arbitraires du gouvernement qui emprisonne, juge et condamne les citoyens les plus honnêtes. Le groupe anarchiste d'Amiens, les Patrias Picards, envoie ses félicitations aux socialistes condamnés à Lyon. La Jeunesse anarchiste de Paris: « Nos compagnons ont accueilli avec le dédain et le mépris le plus profond le jugement de la correctionnelle de Lyon, car ils savent qu'au-dessus de la justice gouvernementale, il y a la justice de la foule et la justice de l'avenir. Vive l'anarchie! Vive la révolution sociale! L'Organisation corporative du cinquième arrondissement émet le vœu et l'espoir que les groupes socialistes révolutionnaires du vingt-neufième arrondissement saisiront cette occasion de poser la candidature d'Émile Gautier, afin d'avoir contre l'arbitraire une manifestation analogue à celle qui, il y a trois ans, a contraint le gouvernement à mettre Blanqui en liberté. La sentinelle révolutionnaire du dix-huitième arrondissement pense que « seule réponse à faire aux provocations des délateurs du pouvoir est dans l'action de toutes les forces révolutionnaires. De l'action, encore et toujours des actes, c'est là que seul est le salut. Le groupe les Insurgés s'écrie: « Des aujourd'hui plus de protestations platoniques, plus de paroles vaines. L'heure de l'action est venue! Pour ce qui nous concerne, nous saurons faire notre devoir. Les jeunes prolétaires socialistes de Montreuil protestent énergiquement contre l'acte d'ignominie qui vient de commettre au gouvernement lâche, égoïste et de la monarchie. Le groupe félicite les condamnés de Lyon de leur attitude énergique. Les Socialistes stéphanois indignés par la condamnation monstrueuse qui vient de frapper les révolutionnaires anarchistes, jugés à Lyon, demandent à être traduits devant les tribunaux bourgeois pour partager l'honneur de leurs amis condamnés à plusieurs années de prison. Vive l'Égalité! Vive la Révolution sociale! Le groupe anarchiste des cinquante et troisième arrondissements déclare qu'il honore d'avoir été l'initiateur du mouvement anarchiste. « Nous agissons » dit-il. Les Socialistes révolutionnaires de Saint-Denis protestent énergiquement contre la condamnation que la justice bourgeoise de Lyon vient d'infliger à nos amis. « Nous faisons un appel chaleureux à tous les travailleurs pour voter au mépris du monde entier ces juges, qui ont, toujours et en tous temps, réservé toutes les rigueurs pour les socialistes. A cet effet, nous invitons tous les exploités à venir se ranger sous les plis de notre drapeau, afin de venger toutes les iniquités commises par nos gouvernants depuis cinq mois. En réservant toutes nos haines pour le grand jour, nous jetons le cri de ralliement. Vive la Révolution sociale! »

Parti ouvrier socialiste-révolutionnaire français: « Le cercle d'étude sociale et d'action politique de la Folle Méricourt, dans sa séance du 19 janvier 1883, a décidé à l'unanimité d'envoyer ses sympathies aux condamnés de Lyon pour les féliciter de l'attitude énergique qu'ils ont tenue devant la justice bourgeoise. Résolution votée à l'unanimité dans la réunion de la salle de l'Élysée-Charonne (30 janvier): « Les citoyens et citoyens, réunis au nombre de plus de deux cents, à l'Élysée Charonne, protestent énergiquement contre l'incrimination des juges de Lyon, se déclarent solidaires des condamnés, et affirment hautement leurs convictions socialistes révolutionnaires. Extrait de la résolution votée à la salle l'Élysée: « L'Assemblée engage tous les citoyens, les communistes, les vrais républicains, les socialistes révolutionnaires, à s'unir, à s'organiser et à se préparer pour livrer, contre l'immense réaction ligée, le suprême combat révolutionnaire d'où sortira le triomphe de l'égalité sociale et de la justice. Résolution votée à la réunion du Tivoli Vaux-Hall (21 janvier). — 2,000 assistants: « Les citoyens réunis à la salle du Tivoli Vaux-Hall mettent en demeure les pouvoirs publics d'abolir immédiatement la loi sur l'Internationale et de voter l'amnistie en faveur des condamnés du procès de Lyon. Le Mémorial de la Loire a reçu la lettre suivante: « Saint-Etienne, le 20 janvier 1883. GROUPE D'ÉTUDE LUXION DES SOCIALISTES STÉPHANOIS. Monsieur le rédacteur du Mémorial, « Nous sommes chargés par le groupe l'Union des socialistes stéphanois de vous communiquer la protestation suivante, avec prière de l'insérer: « L'Union des socialistes stéphanois, indignée par la condamnation monstrueuse qui vient de frapper les révolutionnaires anarchistes, demande à être traduite devant les tribunaux bourgeois pour partager l'honneur de nos amis condamnés à quelques années de prison. Vive l'Égalité! Vive l'Insurrection! Vive la Révolution sociale! Pour le groupe et par son ordre, Louis Bouchaud, correspondant, Antonin Nivron, Rue de l'Éternité, 87. »

LE DISCOURS DE M. WADDINGTON La réunion du centre gauche, qui a eu lieu avant la séance, a offert un certain intérêt. M. Waddington, élu président à la précédente réunion, a prononcé une allocution où, après avoir consacré quelques paroles au souvenir de M. le général Chanzy, ancien président du centre gauche, il s'est exprimé, sur la politique générale, dans les termes suivants: « Profondément dévoués à la République, dont la fondation et l'affermissement sont dus pour une large part au centre gauche, nous n'avons, dans les circonstances présentes, qu'à rester fidèles aux principes qui ont toujours dirigé notre conduite politique. « Nous avons confiance dans les destinées de la République qui est menacée par personne; qu'il y ait d'autres partis à redouter que ceux qu'elle peut se créer à elle-même, qui n'a à craindre que ses propres fautes. « Nous avons toujours voulu une République libérale et constitutionnelle; nous nous efforçons de la maintenir dans cette voie, qui est celle de la modération et du bon sens, également résolus à la défendre contre les entrepri-

ses éventuelles des partis monarchiques et contre les attaques présentes des partis révolutionnaires. « A l'heure actuelle, mettons nous surtout en garde contre ces effaréments qui sont le pire écueil des Assemblées et des gouvernements. Gardons notre sang-froid; jugeons les incidents du jour à leur juste valeur et n'entrons pas, sous prétexte de dangers et de complots imaginaires, dans la voie funeste des lois d'exception et de proscription. « La législation sur la presse présente de regrettables lacunes et laisse le gouvernement presque impuissant vis-à-vis de certains actes. S'il est utile d'armer l'autorité de pouvoirs plus étendus et plus nombreux en matière d'attaché et de distribution, et de cri sur la voie publique, s'il est nécessaire d'amender la loi sur ce point, nous nous souviendrons néanmoins, qu'il ne faut pas toucher légèrement au régime de liberté politique dont nous avons doté le pays, il y a dix-huit mois. « C'est en nous inspirant de ces principes, messieurs, que nous resterons fidèles à notre passé et que nous défendrons le mieux les intérêts vitaux et permanents de la République. »

L'impératrice Eugénie est arrivée à Paris hier, à huit heures du soir. A quelque parti que l'on appartienne, il est impossible de n'être pas ému de la noblesse de l'arrivée inattendue qui vient de faire l'impératrice en deuil de son mari et de son fils. Sa présence parmi nous est un acte viril. Sa réconciliation avec le prince Napoléon prisonnier est la démonstration d'un grand cœur de femme. Nous ne voulons rien ajouter. Ce n'est pas là de la politique. C'est du sentiment de l'ordre le plus noble et le plus délicat. Avant de raconter les incidents de cette arrivée, nous devons à nos lecteurs de leur dire à quelles considérations Sa Majesté a obéi en venant en France, considérations qui sont d'un très haut intérêt dans les circonstances présentes. Un haut personnage, qui a eu l'honneur d'être reçu dans la soirée, nous rapporte les paroles qu'il a recueillies de la bouche de l'auguste voyageuse, et qui précisent bien le but de son voyage: « Je suis venue en France, usant de mon droit, pour apporter à un Napoléon prisonnier le témoignage de ma sympathie et l'oubli de toutes nos discordes passées. Je viens me tenir aux côtés de la princesse Mathilde pour l'aider à subir cette épreuve. « Ce que je fais est une manifestation de foi. Je n'ai pas à faire de manifestation politique en présence d'un gouvernement qui l'ignore. L'impératrice a suivi, jour par jour, depuis le manifeste, tous les incidents qui ont suivi et précédé l'arrestation du prince Napoléon. Elle n'a prévenu personne de son voyage. M. Rouher seul a été avisé hier par dépêche de l'heure de son arrivée. L'impératrice est descendue à l'Hôtel du Rhin. Dans la matinée, M. de X... (c'est le seul nom que nous tenions à faire) s'est présenté et avait demandé s'il pourrait louer l'appartement occupé, en 1848, par le prince Louis-Napoléon. On lui répondit que cet appartement n'était pas libre, mais on lui fit visiter l'appartement au-dessus, où la distribution des pièces est identique. On n'avait point mentionné qu'il s'agit de tel ou tel voyageur, et, après une minu-

teuse visite, on déclara qu'on rendrait réponse à cinq heures. A cinq heures, personne. Mais à sept heures, M. de X... revenait et retenait l'appartement au nom de Mme la comtesse de Pierrefonds. La comtesse arrivait à huit heures par le chemin de fer du Nord, l'appartement devait être disposé et prêt à huit heures un quart. On indiquait que la comtesse de Pierrefonds voyageait avec une dame de suite, un secrétaire, deux femmes de chambre et un valet de pied. A huit heures, l'impératrice débarquait à la gare du Nord, où elle était reçue par M. Rouher. Sur le quai se pressaient de nombreux amis, au premier rang desquels MM. Jolibois, Janvier de la Motte, Abbatiucci, baron Dufour, Feuillant, etc. La voyageuse, en toilette de deuil, chapeau noir, par-dessus de même couleur, fut reçue par M. Rouher, qui lui baisa respectueusement la main et s'empressa de la conduire à son landau, qu'il avait mis à sa disposition. A ses côtés ont pris place Mme le Breton-Bourbaki, dame d'honneur, et M. Franceschini Pietri, secrétaire. A huit heures vingt, le landau s'arrêtait devant l'une des portes — la première sur le coin de la rue de la Paix — où le concierge s'empressa d'ouvrir et de saluer l'impératrice. La comtesse de Pierrefonds fut visiblement étonnée, mais non moins touchée de cette expression de respectueux hommages. Arrivée dans ses appartements au bras de M. Rouher, l'impératrice prit à peine le temps de secouer la poussière du voyage, et elle se mit immédiatement à table avec Mme le Breton-Bourbaki et M. Franceschini Pietri. M. Rouher, après dîner, s'est assis en face de celle qui fut la souveraine de France, avec laquelle il a conversé jusqu'à près de dix heures. A côté de la salle à manger et à droite se trouve le salon, au fond duquel est une console Empire, surmontée d'un vase de Chine; sur une autre console, d'un style plus récent, deux vases de Sèvres, garnis d'enormes bouquets de violettes. La chambre à coucher, bouton-d'or, est éclairée par une seule fenêtre donnant juste en face de la colonne; un lit de coin, à l'extrémité, à gauche, près d'une porte ouvrant sur un cabinet de toilette. C'est un lit style Empire, d'une grande richesse. En face de la cheminée, sur laquelle est placée une pendule en marbre blanc supportant un sujet en bronze (une femme défilant, les bras chargés d'une moisson de fleur) est une commode, et à côté une toilette. Le long de la fenêtre, autre toilette, avec glace adhésive. Une singulière coïncidence s'attache au voyage à Paris et à l'installation de l'impératrice. En 1848, au moment où la République était le plus malade, le prince Louis-Napoléon venait occuper, place Vendôme, un appartement dans ce même hôtel du Rhin, d'où il pouvait contempler la statue de Napoléon I^{er}, debout sur la colonne, si bien que Mery et Barthélemy purent dire: « Prince, voilà ton Electeur! » L'impératrice a retenu son appartement pour huit jours. Sa Majesté a fait prévenir hier soir la

empêchaient, si nombreuses qu'elles fussent, puisqu'il venait chaque jour savoir des nouvelles. Cette réserve prouvait qu'il était jeune. Un homme d'un âge mur n'eût pas hésité à paraître, sans crainte d'être indiscret, auprès du lit de la jeune fille, alors que cette jeune fille était malade et pouvait avoir besoin de ses soins. Fernande se demandait même si, dans des circonstances pareilles, un jeune homme fait réellement acte de délicatesse en évitant de se montrer. Elle était loin de soupçonner les véritables motifs de cette conduite. Elle ne pouvait se rendre compte que Jacques Pierlaud était un de ces hommes pour lesquels une femme malade n'est plus que femme, et qui comprennent l'amour, non dans les souffrances partagées, mais dans les respirements du plaisir! Une autre chose l'étonnait aussi: aucun médecin n'avait paru à son chevet. Fernande s'était bien gardée d'en faire l'observation. Elle avait cru qu'on agissait ainsi par économie. Mais d'un autre côté, elle voyait très clairement qu'on ne se privait de rien sur le bateau. La nourriture était d'un luxe et d'un luxe qui était succulente autant qu'abondante. Et même un soir, Mielou, à qui on présentait un rôti de lièvre dont il avait mangé le matin en civet, déclara, non sans une certaine aigreur, que cela le dégoûtait d'avoir deux fois de suite la même viande et pria Humberthe de lui faire cuire un poulet, accompagné d'une jolie friture de goujons. Quant à Humberthe, elle buvait du vieux bordeaux à tous ses repas. Le bourgeois lui dit l'âge l'estomac. Tous ces détails étaient peu fertiles en indications. Fernande n'y revenait guère que des renseignements incohérents, bizarres, mystérieux.

elle était encore à l'extérieur du bateau, lorsque Humberthe lui dit: « Voici monsieur! Presque aussitôt Pierlaud parut. Ils échangèrent un regard. Jacques demeura comme fasciné d'admiration et d'amour. Fernande tressaillit de surprise et d'instinctive frayeur. La surprise était causée par ce jeune homme dont l'élégance recherchée et les allures distinguées contrastaient avec sa situation présumée; la frayeur venait du feu sombre dont étincelaient les yeux de Jacques, ardemment fixés sur Fernande. Elle recula. Puis, réagissant contre ses impressions faibles, elle sortit pour la première fois, monsieur, dit-elle. Je suis restée, sachant que vous alliez venir, vous à qui je dois la vie. Elle s'avança et lui tendit la main. Il la prit et la garda dans les siennes. — Il y a longtemps que vous êtes levée, mademoiselle? — Une heure... à peu près. — Au contraire. — Vous pleitez de le respirer encore? — Oui... Je sens qu'il me fait du bien. Tandis que ces interrogations étaient prononcées d'une voix volontairement adoucie, Fernande savait à peine ce qu'elle répondait. Le regard de Jacques Pierlaud mordait sur elle au point de la faire souffrir. Vainement elle essayait de dégager sa main enquisée dans les siennes. Afin d'y parvenir naturellement et sans l'offenser, elle fit un mouvement comme pour aller s'asseoir sur une sorte de banc disposé au milieu du bateau. Il devina l'intention; mais, au lieu de lâcher la main, il entourla la taille de Fer-

mande d'un de ses bras et la conduisit vers le banc où il prit place à côté d'elle. Fernande ne fit aucun geste pour le remercier. Elle subit ce contact qui, en résultant, pouvait à titre de provocation, justifier d'avance envers une convalescente. Mais, dès qu'elle fut assise: « Eh bien Humberthe, dit-elle, en s'efforçant de sourire, me voilà tout à fait rétablie. Humberthe, en effet, était restée là et les paroles de Fernande avaient pour but de la retenir. Mais Pierlaud lui lança un coup d'œil significatif, et elle disparut. Fernande s'éloigna un peu du jeune homme. Il n'y prit pas garde. Il semblait se demander ce qu'il devait dire et par où commencer. Puis il lui dit: — Vous étiez donc bien désespérée, mademoiselle, lorsque... Elle frissonna. Elle fit un geste de supplication comme pour ne pas être obligée de répondre. Mille pensées confuses se combattaient en elle. Le grand air ne vous fatigue pas? — Au contraire. — Vous pleitez de le respirer encore? — Oui... Je sens qu'il me fait du bien. Tandis que ces interrogations étaient prononcées d'une voix volontairement adoucie, Fernande savait à peine ce qu'elle répondait. Le regard de Jacques Pierlaud mordait sur elle au point de la faire souffrir. Vainement elle essayait de dégager sa main enquisée dans les siennes. Afin d'y parvenir naturellement et sans l'offenser, elle fit un mouvement comme pour aller s'asseoir sur une sorte de banc disposé au milieu du bateau. Il devina l'intention; mais, au lieu de lâcher la main, il entourla la taille de Fer-

mande d'un de ses bras et la conduisit vers le banc où il prit place à côté d'elle. Elle craignit que ses propos ne fussent répétés. D'ailleurs, sa tête était brûlante. — Je vais me reposer, dit-elle. J'éprouve un peu de lassitude. Et elle congédia Humberthe. Quand elle fut seule, elle s'abandonna librement à ses pensées. Jacques Pierlaud l'aimait! Pourquoi non? C'est naturel. Il s'était épris de Fernande après l'avoir sauvée. Les choses lui se voient souvent. On s'attache malgré soi à une personne à qui on a rendu des services et à plus forte raison à celle qu'on a arrachée des bras de la mort. Pourquoi donc Fernande frissonnait-elle d'angoisse comme devant un abîme. Elle se le demandait. Ce jeune homme avait des allures étranges sans doute; son éducation et ses manières contrastaient avec la profession qu'il exerçait. Mais ne rencontre-t-on pas dans le commerce et dans les états manuels des hommes d'une distinction native, qui peuvent marcher de pair avec les personnages ayant toujours habité les hautes régions sociales? — Et quelle audace, se disait Fernande, quelle audace de me parler d'amour dans une première entrevue! Mais là les griefs se contredisaient, se détruisaient l'un l'autre; et, en effet, si l'éducation de Pierlaud jurait avec sa situation supposée, sa franchise sur son abrupt était en rapport avec cette situation et la confirmait. Il ignorait l'art de plaire à une femme; il ne savait pas user de préparations savantes, graduées pour toucher son cœur. Il aimait, il le disait. Fallait-il lui faire un crime de sa sincérité? (A suivre.)

empêchaient, si nombreuses qu'elles fussent, puisqu'il venait chaque jour savoir des nouvelles. Cette réserve prouvait qu'il était jeune. Un homme d'un âge mur n'eût pas hésité à paraître, sans crainte d'être indiscret, auprès du lit de la jeune fille, alors que cette jeune fille était malade et pouvait avoir besoin de ses soins. Fernande se demandait même si, dans des circonstances pareilles, un jeune homme fait réellement acte de délicatesse en évitant de se montrer. Elle était loin de soupçonner les véritables motifs de cette conduite. Elle ne pouvait se rendre compte que Jacques Pierlaud était un de ces hommes pour lesquels une femme malade n'est plus que femme, et qui comprennent l'amour, non dans les souffrances partagées, mais dans les respirements du plaisir! Une autre chose l'étonnait aussi: aucun médecin n'avait paru à son chevet. Fernande s'était bien gardée d'en faire l'observation. Elle avait cru qu'on agissait ainsi par économie. Mais d'un autre côté, elle voyait très clairement qu'on ne se privait de rien sur le bateau. La nourriture était d'un luxe et d'un luxe qui était succulente autant qu'abondante. Et même un soir, Mielou, à qui on présentait un rôti de lièvre dont il avait mangé le matin en civet, déclara, non sans une certaine aigreur, que cela le dégoûtait d'avoir deux fois de suite la même viande et pria Humberthe de lui faire cuire un poulet, accompagné d'une jolie friture de goujons. Quant à Humberthe, elle buvait du vieux bordeaux à tous ses repas. Le bourgeois lui dit l'âge l'estomac. Tous ces détails étaient peu fertiles en indications. Fernande n'y revenait guère que des renseignements incohérents, bizarres, mystérieux.

FEUILLETON DU 24 JANVIER. — 14

Pauvre Fille

PAR HIPPOLYTE AUDEVAL

VIII Captive (SUITE) — Je vous en ai parlé assez souvent... Il vient tous les jours savoir de vos nouvelles. Il a dit qu'il vous ferait visite dès que vous vous leveriez et pourrait le recevoir. Fernande jeta un coup d'œil de regret vers les prairies émaillées de marguerites. — Vous avez raison, dit-elle. Je reviens. Et elle entra dans le bateau. — Demain, n'est-ce pas, poursuivait-elle, vous viendrez avec moi? — Nous verrons, répondit Humberthe. Il ne fera peut-être pas beau temps. Fernande se mit à penser à son sauveur. Elle y avait songé bien des fois, sans pouvoir parvenir à s'en faire une idée bien exacte. On lui avait dit qu'il était dans les affaires. Mais quelles affaires? N'était-il pas un peu surprenant qu'il ne se fût jamais montré? Ce n'était pas ses occupations qui l'en-

empêchaient, si nombreuses qu'elles fussent, puisqu'il venait chaque jour savoir des nouvelles. Cette réserve prouvait qu'il était jeune. Un homme d'un âge mur n'eût pas hésité à paraître, sans crainte d'être indiscret, auprès du lit de la jeune fille, alors que cette jeune fille était malade et pouvait avoir besoin de ses soins. Fernande se demandait même si, dans des circonstances pareilles, un jeune homme fait réellement acte de délicatesse en évitant de se montrer. Elle était loin de soupçonner les véritables motifs de cette conduite. Elle ne pouvait se rendre compte que Jacques Pierlaud était un de ces hommes pour lesquels une femme malade n'est plus que femme, et qui comprennent l'amour, non dans les souffrances partagées, mais dans les respirements du plaisir! Une autre chose l'étonnait aussi: aucun médecin n'avait paru à son chevet. Fernande s'était bien gardée d'en faire l'observation. Elle avait cru qu'on agissait ainsi par économie. Mais d'un autre côté, elle voyait très clairement qu'on ne se privait de rien sur le bateau. La nourriture était d'un luxe et d'un luxe qui était succulente autant qu'abondante. Et même un soir, Mielou, à qui on présentait un rôti de lièvre dont il avait mangé le matin en civet, déclara, non sans une certaine aigreur, que cela le dégoûtait d'avoir deux fois de suite la même viande et pria Humberthe de lui faire cuire un poulet, accompagné d'une jolie friture de goujons. Quant à Humberthe, elle buvait du vieux bordeaux à tous ses repas. Le bourgeois lui dit l'âge l'estomac. Tous ces détails étaient peu fertiles en indications. Fernande n'y revenait guère que des renseignements incohérents, bizarres, mystérieux.

empêchaient, si nombreuses qu'elles fussent, puisqu'il venait chaque jour savoir des nouvelles. Cette réserve prouvait qu'il était jeune. Un homme d'un âge mur n'eût pas hésité à paraître, sans crainte d'être indiscret, auprès du lit de la jeune fille, alors que cette jeune fille était malade et pouvait avoir besoin de ses soins. Fernande se demandait même si, dans des circonstances pareilles, un jeune homme fait réellement acte de délicatesse en évitant de se montrer. Elle était loin de soupçonner les véritables motifs de cette conduite. Elle ne pouvait se rendre compte que Jacques Pierlaud était un de ces hommes pour lesquels une femme malade n'est plus que femme, et qui comprennent l'amour, non dans les souffrances partagées, mais dans les respirements du plaisir! Une autre chose l'étonnait aussi: aucun médecin n'avait paru à son chevet. Fernande s'était bien gardée d'en faire l'observation. Elle avait cru qu'on agissait ainsi par économie. Mais d'un autre côté, elle voyait très clairement qu'on ne se privait de rien sur le bateau. La nourriture était d'un luxe et d'un luxe qui était succulente autant qu'abondante. Et même un soir, Mielou, à qui on présentait un rôti de lièvre dont il avait mangé le matin en civet, déclara, non sans une certaine aigreur, que cela le dégoûtait d'avoir deux fois de suite la même viande et pria Humberthe de lui faire cuire un poulet, accompagné d'une jolie friture de goujons. Quant à Humberthe, elle buvait du vieux bordeaux à tous ses repas. Le bourgeois lui dit l'âge l'estomac. Tous ces détails étaient peu fertiles en indications. Fernande n'y revenait guère que des renseignements incohérents, bizarres, mystérieux.

empêchaient, si nombreuses qu'elles fussent, puisqu'il venait chaque jour savoir des nouvelles. Cette réserve prouvait qu'il était jeune. Un homme d'un âge mur n'eût pas hésité à paraître, sans crainte d'être indiscret, auprès du lit de la jeune fille, alors que cette jeune fille était malade et pouvait avoir besoin de ses soins. Fernande se demandait même si, dans des circonstances pareilles, un jeune homme fait réellement acte de délicatesse en évitant de se montrer. Elle était loin de soupçonner les véritables motifs de cette conduite. Elle ne pouvait se rendre compte que Jacques Pierlaud était un de ces hommes pour lesquels une femme malade n'est plus que femme, et qui comprennent l'amour, non dans les souffrances partagées, mais dans les respirements du plaisir! Une autre chose l'étonnait aussi: aucun médecin n'avait paru à son chevet. Fernande s'était bien gardée d'en faire l'observation. Elle avait cru qu'on agissait ainsi par économie. Mais d'un autre côté, elle voyait très clairement qu'on ne se privait de rien sur le bateau. La nourriture était d'un luxe et d'un luxe qui était succulente autant qu'abondante. Et même un soir, Mielou, à qui on présentait un rôti de lièvre dont il avait mangé le matin en civet, déclara, non sans une certaine aigreur, que cela le dégoûtait d'avoir deux fois de suite la même viande et pria Humberthe de lui faire cuire un poulet, accompagné d'une jolie friture de goujons. Quant à Humberthe, elle buvait du vieux bordeaux à tous ses repas. Le bourgeois lui dit l'âge l'estomac. Tous ces détails étaient peu fertiles en indications. Fernande n'y revenait guère que des renseignements incohérents, bizarres, mystérieux.

empêchaient, si nombreuses qu'elles fussent, puisqu'il venait chaque jour savoir des nouvelles. Cette réserve prouvait qu'il était jeune. Un homme d'un âge mur n'eût pas hésité à paraître, sans crainte d'être indiscret, auprès du lit de la jeune fille, alors que cette jeune fille était malade et pouvait avoir besoin de ses soins. Fernande se demandait même si, dans des circonstances pareilles, un jeune homme fait réellement acte de délicatesse en évitant de se montrer. Elle était loin de soupçonner les véritables motifs de cette conduite. Elle ne pouvait se rendre compte que Jacques Pierlaud était un de ces hommes pour lesquels une femme malade n'est plus que femme, et qui comprennent l'amour, non dans les souffrances partagées, mais dans les respirements du plaisir! Une autre chose l'étonnait aussi: aucun médecin n'avait paru à son chevet. Fernande s'était bien gardée d'en faire l'observation. Elle avait cru qu'on agissait ainsi par économie. Mais d'un autre côté, elle voyait très clairement qu'on ne se privait de rien sur le bateau. La nourriture était d'un luxe et d'un luxe qui était succulente autant qu'abondante. Et même un soir, Mielou, à qui on présentait un rôti de lièvre dont il avait mangé le matin en civet, déclara, non sans une certaine aigreur, que cela le dégoûtait d'avoir deux fois de suite la même viande et pria Humberthe de lui faire cuire un poulet, accompagné d'une jolie friture de goujons. Quant à Humberthe, elle buvait du vieux bordeaux à tous ses repas. Le bourgeois lui dit l'âge l'estomac. Tous ces détails étaient peu fertiles en indications. Fernande n'y revenait guère que des renseignements incohérents, bizarres, mystérieux.